

## PROLOGUE

*Italie, 1945*

Il faisait presque nuit quand ils arrivèrent au *palazzo*. Le ciel, d'un bleu turquoise, tournait à l'orange pâle juste au-dessus des arbres, là où le soleil se couchait. Les murs de pierre s'élevaient, abrupts et impénétrables, en tours chimériques, et un drapeau en loques pendait sur son mât. Jadis, quand le vent du destin soufflait de façon plus favorable, il flottait avec vitalité dans la brise et dominait les environs. À présent, le lierre étouffait peu à peu ces murs, comme le lent empoisonnement d'une vieille *principessa* dont la respiration montait du ventre, en râles et par à-coups. Les souvenirs de son passé glorieux, tapis dans le tissu de ses remparts, s'évaporaient, méconnaissables et irrécupérables. Une odeur nauséabonde émanait de ses entrailles en putréfaction et des feuilles en décomposition dans les jardins à l'abandon. La puanteur était accablante. Un vent vif soufflait, comme si l'hiver résistait à l'appel du printemps et s'agrippait de ses doigts glacés. Ou peut-être l'hiver s'attardait-il ici seulement, dans cette maison, et ces doigts glacés appartenaient-ils à la mort qui s'approchait.

Ils ne parlaient pas. Ils savaient ce qu'ils avaient à faire. Liés par la colère, la souffrance et un profond regret, ils avaient juré de chercher vengeance. Une lumière dorée brillait à une fenêtre à l'arrière du *palazzo*, mais la densité de la forêt, des buissons et des arbustes envahissants les

empêchait d'y parvenir. Ils devaient prendre le risque d'entrer par-devant.

Le calme régnait, hormis le bruissement du vent dans les arbres. Même les grillons ne bravaient pas l'hostilité qui imprégnait l'endroit, préférant striduler plus bas sur la colline où il faisait plus chaud.

Les deux assassins avaient l'habitude d'avancer sans bruit. Ils avaient tous deux combattu pendant la guerre. Cette fois, ils étaient unis contre un ennemi tout autre, un ennemi qui les avait atteints personnellement, au-delà de toute raison, et ils étaient venus pour l'éliminer.

Sans un bruit, ils entrèrent par une fenêtre laissée négligemment entrouverte. Ils se glissèrent parmi les ombres, silencieux comme des chats. Leurs vêtements sombres leur permettaient de se fondre dans la nuit. En arrivant devant la pièce où la lumière passait par une fissure de la porte, ils s'arrêtèrent et se regardèrent. Leurs yeux brillaient comme des billes ; leur visage affichait une expression grave, résolue. Ils n'éprouvaient pas de peur, seulement un sentiment d'impatience et de sinistre nécessité.

Quand la porte s'ouvrit, leur victime leva la tête et sourit. Il savait pourquoi ils étaient venus. Il les attendait. Il était prêt et n'avait pas peur de mourir. Ils allaient se rendre compte que le tuer ne soulagerait en rien leur souffrance. Ils ne le savaient pas, bien sûr, sinon ils ne seraient pas venus. Il voulait leur proposer un verre. Il voulait jouir de l'instant, le prolonger. Mais ils étaient pressés d'en finir. Son affabilité tranquille était écœurante, son sourire celui d'un vieil ami. Ils avaient envie de le lui découper au couteau. Il devina leur indignation et son sourire s'élargit. Même mort, il allait sourire. Ils ne se débarrasseraient jamais de lui et de ce qu'il avait fait. Il ne pourrait jamais leur rendre ce qu'il leur avait pris. Il avait gagné à leurs dépens et la culpabilité qui les rongerait serait sa victoire finale.

La lame du couteau étincela dans la lumière dorée de la lampe. Ils voulaient qu'il la voie. Ils voulaient qu'il s'y prépare et qu'il en ait peur, mais ce n'était pas le cas. Il

allait mourir de son plein gré, avec joie. Il allait prendre plaisir à sa souffrance comme il prenait plaisir à la leur. Ils se regardèrent et hochèrent la tête. Il ferma les yeux et leva le menton, exposant son cou blanc comme celui d'un agneau innocent.

« Tuez-moi, mais n'oubliez pas que je vous ai tués le premier ! », dit-il avec jubilation d'une voix triomphale.

La lame pénétra dans sa gorge et le sang jaillit sur le sol et les murs, les couvrant d'un rouge riche et éclatant. Il bascula en avant.

Celui qui tenait le couteau recula tandis que l'autre retournait d'un coup de pied le corps inanimé, face vers le ciel avec une entaille béante au cou. Il souriait toujours. Même mort, il souriait.

« Ça suffit ! cria l'homme au couteau en se retournant pour sortir. Nous avons fait ce qu'il fallait. C'était une question d'honneur.

— Pour moi, c'était plus qu'une question d'honneur. »

# LE PREMIER PORTRAIT

# 1

*Londres, 1971*

« Elle profite de nouveau des attentions de ce jeune homme », dit Viv, debout sur le pont de sa péniche. Malgré la douceur de cette soirée de printemps, elle s'enroula dans son châle et tira une longue bouffée de sa cigarette.

« Tu n'es pas encore en train d'espionner, mon chou ! la railla Fitz avec un sourire ironique.

— On ne peut pas s'empêcher de remarquer les allées et venues des amants de cette fille. » Viv plissa ses yeux aux paupières tombantes et aspira la fumée par ses narines dilatées.

« On dirait que tu es jalouse », commenta Fitz. Il fit la grimace en prenant une gorgée de vin français bon marché. Au cours de toutes ces années où il avait été l'ami et l'agent de Viv, elle n'avait pas une seule fois acheté une bouteille de bon vin.

« Je suis écrivain. C'est mon travail de m'intéresser aux gens. Alba est charmante. C'est quelqu'un de très égoïste, mais on ne peut pas s'empêcher d'être attiré par elle. Le papillon de nuit qui ne cesse de tourner autour de la flamme. Même si, moi, je ne suis pas un papillon de nuit, mais plutôt un papillon à très belle robe. » Elle traversa le pont et s'installa dans un fauteuil en étalant autour d'elle son caftan bleu et rose comme des ailes soyeuses. « Toutefois, sa vie me plaît. Elle servira à un livre un de ces jours, quand nous ne serons plus amies. Je crois qu'Alba est

ainsi. Elle aime bien quelqu'un, puis elle passe à autre chose. Dans notre cas, c'est moi qui passerai à autre chose, quand les péripéties de sa vie ne m'amuseront plus et que je me serai aussi lassée de la Tamise. Mes vieux os souffriront de l'humidité, les craquements et les secousses me tiendront éveillée toute la nuit. J'achèterai alors un petit château en France et je me retirerai dans l'anonymat, lassée également de la célébrité. » Elle fit une grimace et sourit à Fitz. Fitz n'écoutait plus, bien que ce fût son travail.

« Crois-tu qu'elle les fait payer ? », demanda-t-il en posant les mains sur le garde-fou pour regarder l'eau boueuse de la Tamise. Près de lui, Sprout, son vieux springer, dormait sur une couverture.

« Certainement pas ! répliqua-t-elle. Le bateau appartient à son père. Elle n'a pas à casquer douze livres de loyer par semaine, je te le garantis.

— Alors, elle est simplement libérée.

— Comme tous ceux de sa génération. Elle suit le troupeau. Je trouve cela ennuyeux. J'étais en avance sur mon temps, Fitzroy. J'avais des amants et je fumais du cannabis bien avant que les Alba de ce monde en connaissent l'existence. Maintenant, je préfère les Silva Thin ordinaires et le célibat. J'ai cinquante ans, je suis trop vieille pour être esclave de la mode. Tout cela est tellement frivole et puéril. Je préfère me concentrer sur des sujets plus élevés. Tu dois avoir une bonne dizaine d'années de moins que moi, Fitzroy, mais je vois bien que les modes t'ennuient aussi.

— Je ne crois pas qu'Alba m'ennuierait.

— Mais toi, mon chou, tu finirais par l'ennuyer. Tu te prends peut-être pour un don Juan, mais tu aurais affaire à forte partie avec Alba. Elle n'est pas comme les autres filles. Je ne dis pas que tu aurais du mal à coucher avec elle. Quant à la garder, c'est une tout autre histoire. Elle aime la diversité. Ses amants ne durent pas. Je les ai vus aller et venir. C'est toujours pareil : ils montent en gambadant sur la passerelle avant d'en descendre d'un pas lourd, comme des chiens battus. Elle se délecterait de toi et puis elle te recracherait comme un os de poulet et ça te ferait un choc,

n'est-ce pas, mon chou ? Je parie que personne ne t'a jamais traité comme ça. On appelle ça le karma. Tout finit par se payer. La monnaie de ta pièce pour avoir brisé tant de cœurs. De toute façon, à ton âge, tu devrais te mettre en quête de ta troisième femme et non d'une aventure passagère. Tu devrais te ranger. Tomber amoureux d'une femme et le rester. Elle a du tempérament parce qu'elle est à moitié italienne.

— Ah, cela explique ses cheveux noirs et sa peau de miel. »

Viv lui lança un regard désapprobateur et ses lèvres fines s'étirèrent en un sourire.

« Mais ces yeux très pâles, ces étranges... » Il soupira, sans plus remarquer le goût du mauvais vin.

« La mère d'Alba était italienne. Elle est morte à sa naissance. Dans un accident de voiture, je crois. Elle a une belle-mère épouvantable et un père assommant. Dans la marine, tu vois. Toujours là, le vieux fossile. Je le soupçonne d'occuper le même emploi de bureau depuis la guerre. Il s'y rend tous les jours, terriblement ennuyeux. Le capitaine Thomas Arbuckle ; Thomas et certainement pas Tommy. Pas comme toi qui es plus Fitz que Fitzroy, même si j'adore le prénom Fitzroy et que je continuerai tout de même à l'utiliser. Pas étonnant qu'Alba se soit rebellée.

— Son père est peut-être un raseur, mais c'est un raseur riche. » Fitz parcourut des yeux le bateau en bois rutilant qui se balançait doucement au gré du courant. Ou des amours d'Alba. Il contracta le ventre à cette idée.

« L'argent ne fait pas le bonheur. Tu devrais le savoir, Fitzroy. »

Fitz contempla son verre un moment, réfléchissant à sa propre fortune qui ne lui avait rapporté que des épouses cupides et des divorces coûteux.

« Est-ce qu'elle vit seule ?

— Elle vivait avec une de ses demi-sœurs, mais ça n'a pas marché. À mon avis, elle ne doit pas être facile à supporter, Dieu m'en est témoin. Le problème avec toi, Fitzroy, c'est que tu tombes trop facilement amoureux. Si

tu réussissais à contrôler ton cœur, la vie serait beaucoup plus simple pour toi. Il te suffirait de coucher avec elle, puis tu la chasserais de ton esprit. Ah, à propos ! Vous êtes en retard ! », s'exclama-t-elle en voyant son neveu Wilfrid se hâter sur le ponton, suivi de sa petite amie Georgia, et se confondre en excuses. Viv pouvait se montrer redoutable s'ils n'arrivaient pas à l'heure pour jouer au bridge.

Le *Valentina* ne ressemblait à aucune autre péniche le long de Cheyne Walk. Sa ligne de proue était élégante, retroussée, faussement timide, comme si elle essayait de réprimer un sourire entendu. La partie habitable était peinte en bleu et blanc, avec des hublots ronds et un balcon débordant de pots de fleurs au printemps ; les fuites de celui-ci laissaient pénétrer la pluie pendant les mois d'hiver. De même qu'un visage trahit la vie qu'il a vécue, l'inclinaison excentrique du toit et la courbe charmante de la proue, assez semblable à un nez impérieux, révélaient qu'elle avait peut-être connu d'autres vies. Le mystère était la caractéristique prépondérante du *Valentina*. Comme une grande dame qui ne se montre jamais sans être maquillée, le *Valentina* cachait ce qui se trouvait sous sa peinture. Sa maîtresse ne l'aimait toutefois pas pour ses particularités insolites, ni pour son charme ou sa singularité. Alba Arbuckle aimait son bateau pour une tout autre raison.

« Seigneur, Alba, que tu es belle ! » Rupert poussa un soupir et enfouit le visage dans son cou délicatement parfumé. « Tu as le goût des amandes sucrées. » Alba gloussa, trouvant ses propos absurdes, mais incapable de résister au contact de ses poils qui la chatouillaient et la grattaient, et de sa main qui remontait au-dessus de ses bottes de daim bleu et se glissait sous sa jupe. Elle tressaillit de plaisir et leva le menton.

« Ne parle pas, espèce d'idiot. Embrasse-moi. »

C'est ce qu'il fit, décidé à la satisfaire. Il était encouragé par le fait qu'elle s'était soudain animée dans ses bras après un dîner morne à Chelsea. Il l'embrassa sur la bouche,

soulagé de constater que tant qu'il s'occupait de sa langue elle ne pouvait pas s'en servir pour le malmenier. Alba avait une façon de tenir des propos très blessants avec un sourire des plus charmants. En même temps, ses yeux gris pâle, telle la lande un matin brumeux d'hiver, suscitaient une pitié étrange et désarmante qui attirait les hommes, leur donnait envie de la protéger. L'aimer était facile, la garder improbable. Comme tous les autres prétendants qui montaient sur le pont si souvent foulé aux pieds du *Valentina*, il ne pouvait toutefois pas s'empêcher d'essayer.

Alba ouvrit les yeux au moment où il déboutonnait son chemisier et prenait le bout de son sein dans sa bouche. Elle aperçut par la lucarne les nuages légers et roses et le premier scintillement d'une étoile. Subjuguée par la beauté inattendue du crépuscule, elle baissa un instant sa garde et fut instantanément inondée d'une tristesse qui emplit ses yeux gris pâle de larmes amères. Elle était rongée par la solitude et rien ne semblait capable de l'en guérir. Consternée par sa faiblesse en un tel moment, elle enroula ses jambes autour de son amant, bascula pour se retrouver sur lui et se mit à l'embrasser, à le mordre et à le griffer comme un chat sauvage. Rupert en fut abasourdi, mais plus excité que jamais. Ses mains remontèrent avec empressement le long de ses cuisses nues et il s'aperçut qu'elle ne portait pas de slip. Ses fesses lisses attendaient la caresse de ses doigts impatients. Puis il fut en elle et elle le chevaucha vigoureusement, comme si elle n'avait conscience que de son plaisir et non de l'homme qui le lui donnait. Rupert la regarda avec stupéfaction, mourant d'envie de poser sa bouche sur ses lèvres entrouvertes. Sous ses airs de libertine et en dépit de son absence d'inhibition, elle possédait une vulnérabilité qui donnait à Rupert l'envie de la serrer dans ses bras.

Très vite, les pensées de Rupert se perdirent dans l'excitation de leur union. Il ferma les yeux et se laissa porter par son désir, plus assez lucide pour contempler le joli visage d'Alba. Ils se tordaient et roulaient sur les piles de vêtements abandonnés sur le lit et finirent par tomber par terre

avec un bruit sourd, hors d'haleine et en riant. Les yeux brillants, elle contempla la surprise sur le visage de son amant et dit avec un petit rire de gorge : « Qu'est-ce que tu attendais ? La Vierge Marie ?

— C'était fantastique. Tu es un ange », soupira-t-il en l'embrassant sur le front. Elle haussa les sourcils et se moqua de lui.

« Je te trouve vraiment stupide, Rupert. Dieu me chasserait du paradis pour mauvaise conduite.

— Alors, pour moi, ce n'est pas le paradis. »

Brusquement, l'attention d'Alba fut attirée par un rouleau de papier brun entre les lattes du lit. Elle ne réussit pas à l'atteindre de là où elle était étendue. Elle repoussa Rupert et se glissa de l'autre côté, puis tendit le bras sous le lit.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en plissant les yeux, un peu étourdi après l'amour.

— Je ne sais pas », répondit-elle. Elle se redressa, saisit son paquet de cigarettes et son briquet sur la table de chevet et les lui lança. « Tu m'en allumes une, s'il te plaît ? » Elle s'assit au bord du lit et déploya lentement le rouleau.

Rupert ne fumait pas. En fait, il détestait la cigarette mais, ne voulant pas paraître empoté, il fit ce qu'elle lui demandait, se jeta sur le lit à côté d'elle et lui caressa le dos. Elle se raidit. Sans le regarder, elle dit : « C'était bien, Rupert, mais maintenant, je veux être seule.

— Comment ? demanda-t-il, abasourdi par sa soudaine froideur.

— J'ai dit que je voulais être seule. »

Il ne sut pas tout de suite comment réagir. Jamais une femme ne l'avait traité ainsi. Il se sentait humilié. Voyant qu'elle ne changerait pas d'avis, il commença à s'habiller à contrecœur, se cramponnant à l'intimité qu'ils avaient partagée quelques instants plus tôt.

« Je te reverrai ? » Il avait conscience du ton désespéré de sa voix.

Elle secoua la tête, irritée. « Va-t'en ! »